

J'ai ouvert les yeux et j'ai pleuré...

« ... D'ici en haut je vais pour cesser
d'être aveugle.. » (Dante)

Rien n'est plus difficile que de peindre ou dessiner les visions de Dante de *La Divine Comédie* : on permet seulement à Doré et Botticelli d'illustrer l'indicible, déjà nommé par la parole poétique. Car, dans le cas de Dante et contrairement à ce que dit le sens commun, « un verset vaut mille images ».

Pour voir l'Enfer, le Paradis et le Purgatoire de *La Divine Comédie*, il faut fermer les yeux et écouter la musique des tercets du poète florentin. Cela est suffisant et je dirais même « déjà trop », car la poésie opère ici avec la même immédiateté et le même impact que la musique.

Dans plusieurs passages de *La Divine Comédie*, nous sentons ce tremblement et cette crainte qu'éprouvait Nietzsche pour la musique à l'écoute de la poésie dantesque : dans la rencontre du poète avec Paolo et Francesca, dans la retrouvaille avec Béatrice, dans les adieux à Virgile, etc. Alors, paraphrasant le penseur allemand, on peut dire « sans la poésie, la vie serait une erreur ».

Peut-être que l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis peuvent seulement être « entendus » depuis la poésie et que toute illustration ne serait qu'une citation en pied de page du poème, un excédent de ce qui aurait déjà été dit et « vu » poétiquement.

Alors, quand je suis entré dans le Musée d'Art Contemporain de Valdivia, Chili, pour voir l'exposition d'Alfredo Echazarreta sur *La Divine Comédie*, je me préparais à me trouver face à des illustrations par un peintre chilien de talent sur le chef d'œuvre de la poésie occidentale, comme un exercice de plus sur l'approche de l'indicible.

Dante, dans un épisode du Purgatoire, avant d'entrer au Paradis, parle aux lecteurs et leur demande qu'ils ne le suivent pas dans cette traversée qui arrive, car celle-ci les excède, les surpasse clairement.

« Ô vous qui dans étroite et fragile nacelle
À ma suite venez, désireux d'écouter,
Escortant le navire où je suis à chanter,
Retournez, croyez-m'en, la rive vous rappelle,
Et sur si vaste mer point ne vous hasardez,
Pour vous perdre peut-être, oui, si vous me perdez. »

Je pensais que quelque chose de semblable se produirait pour Echazarreta et qu'il rebrousserait chemin devant l'impossible, se contentant de faire seulement un journal de bord approximatif de ce voyage divin.

Saint Jean de la Croix a dit, dans une transe semblable, « j'entraî où je ne savais » ; Echazarreta est entré où il ne savait pas, et cela arrive seulement en fermant les yeux et en sautant dans le vide.

Je crois que le peintre ferma les yeux et les garda fermés pendant tout le voyage, comme un Ulysse visuel. Un peintre, dans la traversée de *La Divine Comédie* doit demander qu'on lui mette un bandeau sur les yeux pour ne pas tomber dans la tentation de voir l'irreprésentable, comme le marin grec demanda qu'on lui couvre les oreilles pour ne pas entendre les sirènes.

Ici, les sirènes sont les tentations qu'à chaque peintre d'« illustrer » la poésie. Echazarreta ferma les yeux et, plutôt que d'illustrer, il rêva *La Divine Comédie*. Il n'y a pas d'autre moyen de voyager avec Dante : descendre avec lui dans une Katabasis de l'inconscient même, dans un voyage parallèle et solitaire, dans lequel il faudra se perdre plusieurs fois, dans lequel il faudra errer. « Lire c'est errer » dit Pascal Quignard. Peindre aussi, c'est errer.

Je crois que Virgile et Dante ont fermé les yeux du moment où ils sont entrés en Enfer, et leur descente se fit en parallèle : chacun rêva sa propre descente, comme Dante la sienne. Et chaque Paradis fut différent, dans

chacune de leur âme. Chacun de nous doit réécrire ou peindre sa propre *Divine Comédie*, comme l'ont fait déjà Borges, Zurita et d'autres.

Echazarreta voyagea comme un plongeur tactique dans les profondeurs de son « anima » et nous ramena ces images, qui ne sont pas des illustrations du poème de Dante, mais un autre voyage suscité par le voyage de Dante. Je parle d'« anima » (le concept est de Jung) et non d'âme, parce que ces images ne peuvent qu'avoir été entrevues à partir de là, du fait de leur grande délicatesse, de leur grande pureté, rarement atteintes dans la peinture chilienne. Le peintre descendit comme d'autres étaient descendus avant lui, avec les yeux fermés et il vit – comme dirait Rimbaud – « Ce que l'homme a cru voir ».

Je pensais avoir vu *La Divine Comédie* ». Les peintures d'Echazarreta m'ont révélé que je n'avais encore rien vu. Je dois descendre à nouveau, rêver le poème, et non le relire. Chacun de nous qui avons lu *La Divine Comédie*, devons le faire. Le poème divin attend de nous

cela : un saut vers l'autre rive, pas un commentaire, une analyse, ni une compréhension philologique ou simplement esthétique. Le poème est notre Virgile : un guide pour faire un voyage unique et irremplaçable, que personne n'a fait auparavant, une chute à la manière de « Altazor » (de Vicente Huidobro) jusqu'au fond de nos syllabes les plus intimes.

C'est pour cela que je ne peux pas « commenter » les visions d'Echazarreta. Chacune d'elle m'a fait fermer les yeux, puis les ouvrir et pleurer, parce que je sentais que je touchais l'âme d'un homme, ce qu'il y a de plus intime et délicat, de plus indicible. Aux confins d'Eros et Thanatos où il ne reste qu'à crier ou chanter comme Orphée. Il s'agit d'une peinture orphique qui transforme par alchimie les couleurs en substances de l'« anima ».

En ces temps d'images obscènes, de pornographie visuelle, dans lesquels ont disparu le secret, le mystère, la pudeur ; voyager avec Echazarreta à travers sa propre « anima » nue, nous émeut, nous ramène à la patrie commune, celle

dont nous avons été expulsés après l'avant-garde : celle de la Beauté. Nous retournons à l'expérience de la beauté et elle est encore possible, elle n'est pas anachronique, car le temps où nous devions l'injurier est passé.

La plupart des visiteurs contemporains, devant une œuvre d'art, une ruine, un poème comme celui-ci, se ferait probablement un « selfie » dans chaque cercle de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis. Echazarreta n'a pas succombé à cette tentation narcissique : aucun selfie ici, mais des visions. Visions qui ne viennent pas du « moi » mais du « Self » (le « soi »). Ce sont donc bien des selfies, mais du « Self ».

Merci Alfredo pour ce rêve dans le rêve. Merci d'avoir fermé les yeux pour nous ouvrir ces visions. Merci pour l'Amour, la Beauté, captés mais jamais enlevés. Avec tes filets de pêcheur d'images, tu as amassé des coraux, des poissons, des sirènes au cœur de la parole (le Logos de Dante) pour nous les montrer, mais tu les as immédiatement rendu à la mer, la mer du poème. Sans possession, sans avidité, sans « Hybris ».

Dans ces tableaux d'Alfredo Echazarreta j'ai vu Dante et Ulysse, j'ai vu Béatrice et Calipso, j'ai vu Paola... et j'ai pleuré. L'art ne nous rend pas maîtres des images, mais nous fait « être » un moment avec les images, et dans cet instant extatique, nous sommes, nous voyons. Nous sautons sur l'autre rive, celle de Léthé et celle de la rivière des visages successifs de l'Amour. Et celle de Mnémosyne : parce que voir dans le rêve c'est se souvenir, se souvenir de ce qu'on a parfois oublié. L'amour, la beauté, la vie et notre propre mort nous sont donnés, mais elles nous échappent encore. Les grands artistes le savent : ils ne possèdent jamais le miracle qui leur est donné et ils le rendent :

« *L'amour, la beauté, la vie, la parole, jamais défaits, jamais capturés* »
(Eduardo Anguita)

CRISTIÁN WARNKEN
MARZO 2016